

Dominique Girard

Novella



La Caboché

*Bon anniversaire,
Murielle !*

Dominique Girard

*Bon anniversaire,
Murielle !*

Novella



Illustration
Jocelyn Jalette
Réviseur
François Roberge
Mise en pages
Pyxis
Photo
Marise Vitti

Catalogage avant publication de
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
et Bibliothèque et Archives Canada

Girard, Dominique

Bon anniversaire, Murielle !

ISBN 978-2-923447-69-8

I. Titre.

PS8613.I715B66 2011 jC843'.6 C2011-942355-3
PS9613.I715B66 2011

Dépôt légal

Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2011
Bibliothèque nationale du Canada, 2011

Éditions la Caboche
Téléphones : 450 714-4037 1-888-714-4037
Courriel : info@editionslacaboche.qc.ca
www.editionslacaboche.qc.ca

Vous pouvez communiquer avec l'auteure par courriel :
girard19@videotron.ca
www.agencelitterairetraitdunion.com

Toute ressemblance avec les événements ou
les personnages ne pourrait être que fortuite.

Toute reproduction d'un extrait quelconque de ce livre par
quelque procédé que ce soit est strictement interdite sans
l'autorisation écrite de l'éditeur.

De la même auteure

La Rivière
Éditions de l'île
récit, 2009

Être maman, bien vivre la maternité au quotidien,
Éditions Saint-Martin
guide en périnatalité, 2006

Quebec-Montreal, das französische Kanada
Édition Aragon
guide touristique, 1993

À la mémoire de Norah,
une petite vieille bien sympathique...

1

Il y avait longtemps, très longtemps, que maman n'avait pas reçu pour son anniversaire. Son manque de talent culinaire et le capharnaüm de sa maison faisaient d'elle une hôtesse imprévisible. Les pommes de terre brûlaient, les pâtes collaient au fond des chaudrons et, depuis des années, il s'accumulait sur le tapis du salon des résidus de nourriture, de la poussière, et quoi encore !

La dernière fois qu'elle avait invité la famille pour fêter son anniversaire, j'habitais déjà à l'étranger. La voisine de gauche l'avait aidée à la préparation du repas. Mais depuis, la voisine était morte et Serge, mon cousin, avait rayé de son agenda la visite hebdomadaire qu'il avait fidèlement rendue à maman, tous les jeudis.

Un penchant pour la bonne chère et

plusieurs essais gastronomiques fructueux avaient fait de moi un marmiton compétent et parfois original. Lorsque j'étais enfant, ma grand-mère vivait avec nous ; elle cuisinait à merveille les plats traditionnels de sa région natale. J'ai gardé d'elle ce goût des repas du terroir, mijotés de longues heures. Grand-mère, arrivée en ville à l'âge de 14 ans, travailla comme servante chez de riches bourgeois jusqu'à son mariage. Elle eut neuf enfants, ma mère étant la quatrième de cette fournée.

Le matin, maman pénétrait dans la cuisine ; elle activait la bouilloire, enfilait ses dentiers, vidait le reste de la théière sur la pelouse du jardin, préparait un pot de thé frais, et faisait griller deux tranches de pain qu'elle tartinaient généreusement de beurre et de marmelade.

Deux fois par semaine, pour dîner, elle se rendait à pied au restaurant du coin. Elle se régalaient d'un sandwich au jambon, d'une portion de frites, de cornichons et d'un Pepsi.

Pour souper, maman se nourrissait parfois de plats surgelés, mais souvent de biscuits ou de tartelettes, qu'elle accompagnait d'un Martini baptisé de limonade, avec trois sucres.

Pourtant, je préparais des mets succulents, qu'elle repoussait.

— Non merci, André, j'essaie de perdre un peu de poids avant mon anniversaire. J'ai grossi dernièrement, disait-elle en pinçant ses bourrelets. Je vais terminer mon drink et manger quelques biscuits, ça sera suffisant.

— Maman, les pâtisseries, c'est gras et sucré. Tu ferais mieux de manger mes plats.

— Pfft... laissait-elle échapper. Ignorant mes recommandations, elle trempait un biscuit aux figues dans son verre, convaincue que glucose, fructose, lipides et alcool lui étaient bénéfiques et qu'à ce régime elle amincirait au bout d'une semaine.

Tard le soir, se croyant à l'abri de mes regards réprobateurs, elle se faufilait jusqu'à sa chambre, une boîte de biscuits à la crème sous le bras, et en grignotait quelques-uns avant de s'endormir.

Les jours de beau temps, elle prenait l'autobus en direction du marché où elle furetait près des étals et dans les boutiques. L'automne et l'hiver, maman réglait le chauffage au minimum. Par souci d'économie, elle dormait emmitouflée d'un chandail

de laine, couvrait sa tête d'un bonnet, son corps d'une couverture chauffante, et plaçait une bouillotte à ses pieds.

Maman habitait une maison et un quartier modestes. J'y ai grandi. Mon père décéda lorsque j'avais trois ans. Je n'en garde aucun souvenir. Maman parla très peu de lui, sûrement pour oublier... Elle ne s'est jamais remariée et je suis resté enfant unique. Mais j'ai plusieurs cousins et cousines, que je considère comme ma fratrie. Après l'obtention de mon diplôme en histoire, je reçus une bourse d'études et j'ai poursuivi mes études supérieures à l'étranger, où je rencontrai Jane. Nous nous sommes mariés et avons obtenu des postes à l'université. Après tant d'années, j'étais à nouveau là, chez maman. Dans cette maison qui n'avait presque pas changé depuis ma dernière visite il y avait déjà un bail... Comment oublier d'où l'on vient ?

Au bout du long couloir : la cuisine, peinte bleu poudre. Une toute petite table branlante voisinait un mince comptoir sur lequel s'accumulaient des bidules aussi inutiles que laids, des sachets de sucre, des

bouts de crayon, des calendriers obsolètes. Dans la huche à pain, un amoncellement de photos-romans et de journaux à potins.

Au salon, bibelots, souvenirs de vacances, bondieuseries et gadgets se côtoyaient, pêle-mêle. Clichés des fêtes de famille, baptêmes, réunions de l'âge d'or... Tant de nouveaux visages sur les photographies que je ne m'y retrouvais plus ! Certains encadrés, d'autres épinglés sur les murs, un autre tenant en équilibre précaire sur le téléviseur, adossé sur la statuette en plastique de saint Antoine de Padoue.

Et moi, où étais-je dans ce fouillis ?

Ah, ici ! avec Jane, au pied de la Tour Eiffel. Maman avait maladroitement découpé la photo et l'avait insérée dans un cadre miniature rose bonbon, en forme de cœur.

— André, j'irai vous voir l'an prochain, et nous irons à Paris. Mon amie Gisèle y est allée. Regarde, elle est photographiée en bas de la tour, dit-elle en retirant une photo de sa bourse qui traînait sur le tapis, parmi ses bigoudis.

— Et puis, poursuivit-elle, j'ai commencé à apprendre l'anglais, tu sais. J'ai un dictionnaire et une méthode. Je pourrai parler à Jane.

— Maman, ce n'est pas près de chez moi, la Tour Eiffel. C'est à une heure d'avion.

Mais si Gisèle y était allée, elle devait s'y rendre...

Tout à coup, elle s'appuya sur les bras de son fauteuil favori rouge brique et vert kaki, un peu confuse, et se tourna vers moi :

— André, as-tu vu mes dentiers ?

Coup d'œil au salon : rien. À la cuisine, dans sa chambre, dans la mienne, puis à la salle de bain : toujours rien.

— Je ne les trouve pas.

— Pardon ?

— JE NE LES TROUVE PAS.

— Oh non, seigneur ! dit-elle en se laissant choir sur le dossier du fauteuil.

— Tu te sens malade ? demandai-je en la voyant soudainement si pâle.

— Pardon ?

— TE SENS-TU MALADE ?

Maman fondit en larmes :

— Ce n'est peut-être pas une si bonne idée d'avoir invité tous ces gens pour mon anniversaire. Ils se sentent peut-être obligés de venir, on les a dérangés.

— Mais non, pas du tout. Ça fait si longtemps qu'on n'a pas été tous ensemble et tu verras...

— Pardon ?

— TU VERRAS NICOLE, JEAN-CLAUDE ET LEURS ENFANTS, CLAUDETTE ET RAYMOND, SERGE ET RITA.

— Ah oui, tu as raison André ! approuvait-elle, vaguement soulagée.

— Veux-tu boire un thé ? Un café ?

— S'il te plaît André, prépare-moi donc un p'tit drink de Martini et limonade. Avec trois sucres.

Un drink à trois heures de l'après-midi, déjà !

Elle alluma la télévision, syntonisa la chaîne diffusant son téléroman à l'eau de rose, amplifia le volume, et s'apaisa pour un moment.

J'entrai dans la cuisine.

Ses dentiers... Je les retrouvais chaque soir à la cuisine, à côté de l'évier, dans une tasse ou dans un verre d'eau viciée. La brosse à dents les accompagnait parfois.

D'abord surpris et dégoûté, je m'étais habitué à leur présence. Maman en possédait trois paires, qu'elle égarait constamment. Je les retrouvais dans les endroits les plus inusités : en dessous du lit, dans le bac à légumes, sous les coussins du sofa, dans la

huche à pain, le réfrigérateur, ou à côté du téléphone... Avec le temps, ces dentiers m'étaient devenus sympathiques. S'ils avaient pu parler, que m'auraient-ils raconté d'elle que je ne savais déjà ?



Maman adorait son jardin. Des gnomes décoratifs en plâtre y montaient la garde, alignés sur la pelouse, dans l'allée menant à la ruelle.

Elle jardinait dès les petites heures du matin. Sécateur en mains, elle coupait par-ci, par-là des bouts de branches, des plantes, des brindilles de gazon. Malgré son âge, elle persistait à tailler elle-même les rosiers.

Son obstination et sa hardiesse au travail lui avaient valu une chute, au début de l'été. Elle avait grimpé sur un petit escabeau, avait levé les bras, les avait tendus vers sa cible – une haute branche –, puis avait ressenti un malaise... Julienne, la voisine de gauche, l'avait trouvée gisant au sol. Elle avait alors insisté pour que maman me téléphone et sollicite ma visite. Maman s'était assez bien tirée de sa chute : ni fracture ni foulure,

seulement quelques égratignures... mais quelques oublis plus fréquents. Et malgré les recommandations, elle s'obstinait à porter des talons hauts, par coquetterie, même pour se rendre à la banque.

Maman se demandait encore comment je gagnais ma vie. Que répondre à ses acolytes du bingo lorsqu'elles prenaient des nouvelles de son fils et, en passant, que fait-il ?

Quand Gisèle relatait avec fierté le succès de son fils Réal dans l'industrie de la construction avec les centaines de condos qu'il avait bâtis, maman racontait qu'André habitait près de la Tour Eiffel, et qu'un jour elle y ferait son pèlerinage.

Selon elle, les nombreuses heures passées à la bibliothèque ou à l'ordinateur, les colloques, les cours à l'université, ne pouvaient être du « vrai » travail. J'essayai à maintes reprises de lui expliquer mes projets de recherche. En vain... Quelle ne fut pas sa surprise lorsqu'elle vit mon titre de docteur sur une enveloppe qui m'était destinée : « André, tu ne m'avais pas dit que tu travaillais dans un hôpital ? »



Depuis mon retour précipité et inattendu au pays, je rencontrais mon cousin Serge à la brasserie, le mercredi. Nous mangions une assiettée de rôti de bœuf au jus accompagnée d'une bière en fût. J'avais retrouvé Serge par hasard, un jour où je faisais des courses au marché.

Comme maman et lui étaient en froid, je devais mentir sur la véritable identité du « collègue » que je fréquentais chaque mercredi. Si elle avait su qu'il s'agissait de Serge, elle m'aurait qualifié de traître et m'aurait bombardé de questions :

Pourquoi ne vient-il plus me voir ? Que lui ai-je bien fait ? J'ai enduré sa fumée de cigarette pendant des années. Il me rendait visite, ça le changeait du HLM où il habite, un trou horrible et dangereux. Et voilà comment il me remercie !

Très longtemps, chaque jeudi matin, Serge avait fait un détour au marché, où il lui achetait des victuailles. Il prenait ensuite le métro et l'autobus jusque chez elle. Il préparait un repas chaud pour dîner. Ensuite, ils s'installaient au salon et regardaient des téléromans tout l'après-midi. Pour souper,

ils mangeaient de nouveau ensemble, la plupart du temps les restes du dîner, puis Serge rentrait chez lui.

Mais un midi, alors qu'il cuisinait, Serge entendit maman parler au téléphone avec son amie Gisèle, dans sa chambre. Oubliant qu'elle n'était pas seule, elle avait haussé le ton : « Oui, oui, mon neveu Serge, celui qui habite à côté du terminus d'autobus et qui empeste ma maison avec sa cigarette. J'en ai pour des jours avant que l'odeur ne disparaisse. Mais bon, ça lui change les idées de venir ici, je ne peux quand même pas lui dire non, à chacun sa croix. »

Ce fut la dernière visite de Serge. Il ne donna plus jamais de nouvelles à la famille, même pas à sa sœur Nicole, que je revis elle aussi par hasard au marché, alors que j'accompagnais maman. C'est Nicole qui me reconnut.

— Tiens ! Un revenant ! J'ai téléphoné chez toi la semaine dernière et j'ai laissé un message à tante Murielle pour que tu me rappelles.

— Ah bon ? Elle ne m'a rien dit ! Elle a dû oublier.

Maman, qui s'attardait au kiosque d'un marchand de friandises, tergiversait entre des bonbons et des tablettes de chocolat.

— Combien de temps comptes-tu rester chez ta mère ? demanda Nicole.

— Encore quelques semaines, c'est certain. J'ai besoin d'évaluer la situation pour prendre les décisions nécessaires. Tant qu'on ne vit pas au quotidien avec elle, on n'a pas idée de...

J'allais poursuivre mes explications lorsque maman s'approcha de nous, souriante, mais les mains vides.

— Allô ! s'exclama-t-elle en voyant Nicole.

— Qu'as-tu fait de tes sacs et de ta bourse ? lui demandai-je.

— Pardon ?

— OÙ SONT TA BOURSE ET TES SACS ?

— Oh ! mon Dieu, André ! s'écria-t-elle, consciente de ce qui lui manquait. André, je ne me souviens plus où je les ai laissés !

Elle se mit à pleurer. Nicole sortit un mouchoir de sa poche et lui tendit en essayant de la consoler. Des passants nous observaient, puis me regardaient sévèrement : étais-je le coupable ? Avais-je abusé de la confiance aveugle d'une pauvre petite vieille ?

Nicole nous regarda tour à tour, désolée mais pressée :

— Je dois maintenant vous quitter. Les enfants m'attendent chez ma belle-mère. Alors, on se voit bientôt au repas d'anniversaire ?

Maman prononça un « oui » fragile pendant qu'elle essuyait ses larmes.

Nicole lui fit la bise.

— Au revoir, tante Murielle.

Je proposai à maman de faire le tour des kiosques. Nous longions une allée quand un homme, un agriculteur aux ongles incrustés de terre, vint à notre rencontre avec la bourse et les sacs d'épicerie de maman. Elle avait tout oublié au pied de l'étal après avoir payé.

Ce n'était pas la première fois qu'un tel oubli se produisait. Et pas la dernière ! Miracle ? Un ange gardien accourait à sa rescousse.

2

— André, as-tu vu mon carnet d'adresses ?

— Je crois qu'il est sur le bord de la fenêtre.

— Pardon ?

— SUR LE BORD DE LA FENÊTRE.

— Pardon ?

— **SUR LE BORD DE LA FENÊTRE.**

— Cesse de crier, je ne suis pas sourde ! C'est curieux, je ne me souviens pas de l'avoir laissé là. Qui a pu l'y mettre ? Tu te rappelles hier, André, quand Julienne est venue me donner un coup de main pour épinglez les vêtements sur la corde à linge...

— Oui, et alors ?

— Eh bien ! C'est peut-être elle qui...

— ELLE EST JUSTEMENT ALLÉE

DANS LE JARDIN ET PAS AU SALON, lui dis-je avec insistance. Son petit manège ne marchait pas. Accuser la voisine était déloyal. Maman se renfrogna. Orgueilleuse, elle ne s'avoua pas vaincue et ajouta :

— Elle a dû regarder dans mon sac à mains pendant que j'étais à la toilette.

Que répondre à ces enfantillages ? Maman soupira et marmonna pour elle-même des propos incompréhensibles. Elle reprit son tricot, une maille à l'endroit, une maille à l'envers..., le visage empourpré de colère. Soudain, elle s'arrêta, posa son ouvrage sur le bras de son fauteuil favori rouge brique et vert kaki, et se mit à pleurer.

— André, ça fait longtemps que Gisèle n'est pas venue me voir. Je ne sais pas ce que je lui ai fait, vraiment... Avant, elle m'appelait régulièrement.

— Avant quoi ?

— Pardon ?

— AVANT QUOI ? répétais-je, me doutant qu'elle rendait Gisèle responsable d'une bévue qu'elle avait dû commettre elle-même... ou alors elle avait oublié leur récente conversation.

— Avant, dans le passé, tu sais... Oh, elle est bien occupée avec son bénévolat et les

petits enfants qu'elle garde, et sa nièce qui tient ça pour acquis... mon Dieu ! Bah... peut-être qu'elle m'appelait juste par charité...

— Et si tu l'invitais à ton dîner d'anniversaire ?

— Pardon ?

— INVITE-LA POUR TON ANNIVERSAIRE.

— Je ne suis pas certaine qu'elle ait vraiment envie de me voir.

— Je vais l'appeler.

— Pardon ?

— JE VAIS L'APPELER.

— Non non ! Je le ferai moi-même. Tu as raison, André... je dois lui parler du bazar de Noël de toute façon... Tiens, regarde les personnages que je suis en train de tricoter, c'est justement pour le bazar.

Maman reprit son tricot, tira vers elle son sac à main par la courroie, à l'aide de sa canne. Elle se pencha, en sortit factures, stylo, mouchoir, et petite monnaie, à la recherche du numéro de téléphone de Gisèle. Elle me regarda, affolée :

— André, as-tu vu mon carnet d'adresses ?

— Sur le bord de la fenêtre.

— Pardon ?

— SUR LE BORD DE LA FENÊTRE.

— Ah oui, où avais-je la tête ? Je l'ai mis là hier, après avoir parlé à mon amie Rose au téléphone. Merci Saint-Antoine !

Saint-Antoine ?...



Maman était nerveuse à l'approche du repas d'anniversaire, comme à la veille d'un rendez-vous chez le médecin. Elle se sentait mal, au point d'avoir annulé sa visite bénévole du lundi à la maison de retraite. Maman transportait un seau en plastique bleu poudre d'une pièce à l'autre, au cas où l'envie de vomir s'emparerait d'elle. Assise une bonne partie de la journée dans son fauteuil favori vert kaki et rouge brique, elle regardait la télévision.

Maman avait maintenant l'âge des vieux pour qui elle faisait du bénévolat depuis qu'elle-même était à la retraite. Les résidents de la maison de retraite étaient si habitués à sa présence qu'on l'invitait aux événements spéciaux, comme la messe donnée par l'archevêque. Maman était déjà inscrite sur la liste d'attente des résidents potentiels.

Elle s'y était fait un compagnon, Lucien, originaire de la même région que grand-mère. Lucien avait une jambe artificielle, mangeait quatre bananes par jour, et chantait dans le chœur de l'église. Son principal loisir consistait à fouiner dans les bazars paroissiaux et les friperies, à la recherche de vêtements qu'il portait une ou deux fois, puis qu'il retournait ensuite aux mêmes organismes.

Maman et Lucien se rencontraient au restaurant une fois par semaine. Puis ils se rendaient au cimetière où la femme de Lucien était enterrée. Morte d'un accident de la route par sa faute (Lucien l'avait entraînée à traverser sur un feu jaune et une voiture l'avait heurtée), il se faisait un devoir d'effectuer son pèlerinage hebdomadaire. Il déposait toujours une gerbe de fleurs sur la tombe.

Maman commentait, en soupirant : « Je n'aime pas aller au cimetière, c'est un peu morbide, mais il faut bien faire son devoir de chrétien. Tout de même, quel gaspillage d'acheter des fleurs, au prix que ça coûte ! Il pourrait le donner aux pauvres... En tous cas, je sais au moins qu'il fera la même chose pour moi si je meurs avant lui, c'est gentil, non ? »

La semaine précédant son anniversaire, Lucien lui avait offert le DVD de la messe donnée par l'archevêque à la maison de retraite. Maman voulait la faire visionner aux invités : on la voyait en gros plan, pendant quelques secondes, chanter à la gloire de Jésus.

Maman se plaignait de douleurs aux genoux et à l'estomac. Je lui conseillai de prendre rendez-vous chez le médecin. Elle accepta de mauvaise grâce...

— Je n'aime pas le docteur Petit. Avec sa barbichette et ses airs de savant... on dirait qu'il me prend pour une idiote ou une enfant de quatre ans lorsqu'il me parle. Et il parle si fort... il crie ! Je lui ai dit la dernière fois que je n'étais pas sourde !

J'obtins un rendez-vous pour le lendemain matin. Nous avons marché jusqu'à la clinique, à cinq minutes de la maison. Nous sommes entrés à la réception pour inscrire maman, puis nous avons pris place dans la salle d'attente. Maman ferma les yeux. Sa tête pencha vers l'avant, son menton s'appuya sur sa poitrine. Elle se mit à ronfler légèrement – elle avait mal dormi la veille, inquiète à l'idée de cette consultation.

Des haut-parleurs, on l'appela :

— Murielle Lespérance, Murielle Lespérance, salle numéro 3.

Maman n'entendit rien. Je la poussai alors un peu du coude. Elle sursauta, apeurée :

— Oh André ! Qu'est-ce qui se passe ?

— C'est à ton tour.

— Pardon ?

— C'EST À TON TOUR, POUR LE DOCTEUR.

Et de nouveau nous entendîmes: « Murielle Lespérance, Murielle Lespérance, salle numéro 3. » Les autres patients tournaient maintenant leurs regards vers nous. Maman se leva en traînant sa bourse par la courroie, à l'aide de sa canne. J'ouvris la porte du bureau du médecin. L'homme à la barbiçhette, sec et maigre, nous fit signe d'entrer et de nous asseoir.



Maman était lasse, essoufflée. Elle s'assit dans son fauteuil favori rouge brique et vert kaki, le visage défait. Le docteur Petit n'avait rien diagnostiqué d'anormal : ses maux d'estomac étaient dus au stress ; quant aux genoux, ils souffraient tout simplement

d'usure. Il avait toutefois renouvelé sa prescription de médicaments pour l'hypertension

Le téléviseur jouait à tue-tête : un mur de son s'abattait sur moi. Je me plaçai face à elle.

— Tu veux un thé ? Un café ? Un Martini ?

— Pardon ?

— THÉ, CAFÉ OU MARTINI ?

— Oh... heu... un thé s'il te plaît André.
Avec trois sucres.

Je retournai à la cuisine faire bouillir de l'eau. Aucune cuiller propre... Elles baignaient toutes dans l'évier, dans un douteux mélange d'eau douce et d'eau de javel. Il ne restait qu'un couteau, dont je me servis pour remuer le thé.

Le bac à vaisselle traînait par terre, à côté de la poubelle. Un seau y reposait : à l'intérieur, de l'eau savonneuse et les sous-vêtements de maman...

Jane souhaitera-t-elle se débarrasser de moi le jour où, devenu vieux et sénile, je disperserai mes caleçons un peu partout ?

Alors que je retournais au salon, j'aperçus le dentier de maman sur la table de la salle à manger.

— Elles sont ici.

— Pardon ?

— ELLES SONT ICI.

— Quoi ?

— TES DENTS.

— André, arrête de crier comme ça après ta pauvre mère ! Je t'avais entendu !

J'ai déposé la tasse de thé sur la petite table branlante à côté de son fauteuil favori rouge brique et vert kaki. Maman se leva, se dirigea vers la table de la salle à manger, prit le dentier, revint à son fauteuil et le rangea dans sa bourse. Je n'osai rien dire de peur de la contrarier, car je voulais éviter une scène...

Elle prit une gorgée de thé, s'adossa confortablement et proclama :

— J'ai vu Serge au marché l'autre jour, et il a refusé de me parler.

— Ah bon ? Mais pourquoi ? demandais-je.

Je voulais connaître sa version, que je pourrais comparer à celle de Serge.

— Je marchais dans l'allée des marchands de fruits et légumes. Quand je l'ai vu, je me suis dit qu'il fallait mettre de l'eau dans mon vin, oublier sa mauvaise attitude et faire les premiers pas vers lui. J'ai pris mon courage à deux mains et je lui ai lancé : « Bonjour Serge, comment vas-tu ? »

Maman se mit à pleurer et poursuivit :

— Alors, il m'a regardée et il est reparti, sans me répondre... André, qu'est-ce que je lui ai donc fait !

Elle retira un mouchoir de sa bourse et s'essuya les yeux. On aurait dit la prolongation d'un drame de son téléroman favori !

Le téléphone sonna. Maman resta de marbre. Je me levai et répondis. C'était Jane. Pour plus de calme, je passai du salon au hall d'entrée.

— Tu appelles au bon moment... j'avais besoin d'une pause.

— Ta mère ?

— Oui, exactement, ma mère. Elle est très anxieuse à l'approche de son repas d'anniversaire. En plus, elle a croisé Serge au marché. Elle a essayé d'engager la conversation, mais il a refusé de lui répondre. Elle est en larmes.

— Qu'est-ce qu'elle compte faire ?

— Boire le reste de sa tasse de thé et, plus tard, noyer son chagrin dans un verre de Martini et limonade.

— Très drôle, André...

— Sans blague, imagine qu'elle a décidé d'apprendre l'anglais pour discuter avec toi lors de votre prochaine rencontre... Mais

revenons au cœur du sujet : maman veut rester ici, vivre ailleurs ne l'intéresse pas du tout. Mais elle ne peut plus habiter seule, ça devient dangereux... Il faudra que j'en parle à ma cousine Nicole quand elle viendra pour l'anniversaire de maman. Je pense rester encore un moment. J'ai besoin de toi, Jane, tu me manques, viens me rejoindre une semaine ou deux...

Silence.

Jane, si ordonnée, si méticuleuse, supportait mal l'état de cette maison. L'odeur de vieille graisse qui y flottait en permanence la gênait. Quand nous revenions d'un séjour chez maman, même court, Jane lavait immédiatement tous nos vêtements.

— Je vais voir ce que je peux faire. Je te rappelle, promis. À plus tard, André, je t'embrasse.

Je raccrochai, revint au salon et posai le récepteur sur une des petites tables branlantes. Maman se retourna vers moi et demanda avec qui j'avais conversé.

— Mais tu aurais pu me le dire que c'était Jane ! Ça fait si longtemps que je ne lui ai pas parlé ! lança-t-elle, vexée.

Maman ne se souvenait plus : elle l'avait eue au téléphone, quelques jours auparavant...

J'eus envie d'un cigare. J'en fume parfois, délicieux plaisir.

Je passai au jardin. Il commençait à pleuvoir, je m'appuyai contre la porte à l'abri des premières gouttelettes. J'allumai mon cigare et le dégustai ; j'expirai avec satisfaction. Me laissant imprégner par la fraîcheur de l'air, j'admirais les fleurs et les plantes qui poussaient sur ce bout de terrain plutôt hostile.

J'aurais voulu féliciter maman pour son joli jardin, mais elle aurait vite oublié ou, pire, elle aurait riposté que je la complimentais toujours pour des banalités, juste pour lui faire plaisir, mais que je ne le pensais pas vraiment.

De l'autre côté de la ruelle, vue sur la cuisine d'un logis : plusieurs livres empilés sur la table, un grand sac à dos sur les électroménagers, des couleurs vives aux murs. Une jeune femme s'affairait dans la pièce. Probablement une étudiante du même âge que notre fille Nadia, qui bourlinguait à l'autre bout du monde. Une année sabbatique (en partie à nos frais) qui se prolongeait... Pour combien de temps encore ? Jane et moi avions un parcours académique irréprochable. Nadia, elle, papillonnait d'une faculté à

l'autre, incapable de se fixer. « Rien ne presse » disait-elle. Et si elle avait raison ? À son âge j'étais sérieux, si sérieux, voire ennuyeux ! Qu'est-ce qui, chez moi, avait bien pu séduire Jane ?

La jeune femme sortit dans la cour et enfourcha son vélo. Elle me sourit au passage. Je la saluai, flatté. Je retrouvais soudainement la flamme de mes 30 ans... Pas mal pour un vieux bougre qui commençait à prendre les airs de sa vieille mère !



Comme cela fut convenu, Jane téléphona : elle arriverait le lendemain du repas d'anniversaire et passerait une semaine ici. Enfin ! elle serait de nouveau à mes côtés.

Avant qu'elle ne raccroche, j'ajoutai :

— Tu sais pour son apprentissage de l'anglais ? C'est vrai, je ne blague pas. Elle a bel et bien un petit dictionnaire où elle cherche les mots. Mais ne t'inquiète pas, tu n'auras pas à lui faire la conversation trop longuement. Son vocabulaire se limite à bonjour, bonsoir, merci, très bon, très beau, beurre, sel et poivre, sucre, s'il vous plaît, et les chiffres jusqu'à dix.

— Au moins, elle fait un effort...

— Hum, si on veut. Je crois surtout qu'elle compte marquer un point par rapport à Gisèle, qui ne parle pas un traître mot d'anglais !

3

Maman s'énervait de plus en plus... Le vendredi précédant son anniversaire, elle avait accepté que je nettoie ses vêtements à la buanderie. Elle lavait encore tout à la main, par choix. Après son bain hebdomadaire, elle y ajoutait ses vêtements, qu'elle saupoudrait de savon et d'eau de javel. Puis elle prenait sa canne de bois et remuait le tout comme un brouet. Elle utilisait ensuite une vieille essoreuse manuelle dont les pièces risquaient de se démanteler à tout moment. Pourquoi s'obstiner à ce point alors qu'elle avait les moyens d'acheter des appareils modernes ? Quelle lubie !

L'après-midi, elle avait roupillé. Quand elle dormait au salon, je n'entendais plus que le tic-tac des trois horloges placées sur le bahut. La plus grande devait être remontée

chaque jour à l'aide d'une clé. Lorsque maman s'apercevait de son arrêt, elle regardait l'heure sur les autres cadrans, se retournait vers moi et demandait :

— « André, est-ce qu'il est vraiment (disons) quatre heures moins vingt ? »

Elle se levait alors, marchait à petits pas jusqu'au bahut, plaçait l'horloge face au mur, insérait la clé avec hésitation et tournait un, deux, trois, quatre tours. L'horloge reprenait vie. Et maman retournait à pas lents vers son fauteuil favori rouge brique et vert kaki, au pied duquel reposaient revues, broches à tricoter, boules de laine, petite monnaie, factures de téléphone, pelures d'oranges. Maman s'assoit, reprenait son tricot – une maille à l'endroit, une maille à l'envers...

— André, ce n'est pas parce que j'aime tricoter. Mais il faut bien faire son devoir de chrétien, disait-elle, espérant un compliment de ma part. Tout à coup, je me suis vu à son âge, dans mon fauteuil favori – serait-il lui aussi rouge brique et vert kaki ? Têtu, bourru, et probablement confus... et je lui souris.

Pendant qu'elle poursuivait sa besogne, je regardais ses vieilles mains tavelées, affligées d'arthrite, qui n'arrivaient plus à atteindre le fond des tasses lorsqu'elles faisaient la vais-

selle ni à dévisser les couvercles des contenants. Le lendemain, maman remonterait à nouveau l'horloge à la recherche du temps qui lui échappait, inéluctablement.



J'entendis maman se lever à cinq heures du matin. Elle avait passé une nuit d'enfer : réveillée vers une heure pour aller à la toilette, puis malade vers trois heures.

Je me rendis au salon. Je rebranchai le fil du téléviseur que maman tirait fréquemment d'un seul coup lorsqu'elle voulait fermer l'appareil mais duquel elle n'arrivait plus à se souvenir des fonctions de la télécommande.

J'allumai la télé et regardai le journal télévisé. Je pensai à Jane avec bonheur : dans quelques jours, elle dormirait avec moi. Pourvu que le choc ne soit pas trop brutal à son arrivée, l'état de santé de maman s'était tellement détérioré depuis notre dernière visite...

À six heures trente, je sortis faire une promenade. Je laissai mes clés à la maison, n'effectuant qu'un aller-retour rapide. Mais au retour, j'eus la fâcheuse surprise de trouver

la porte verrouillée de l'intérieur... J'appuyai sur la sonnette à plusieurs reprises pour attirer l'attention de maman : rien. J'étais sorti peu vêtu, il commençait à pleuvoir. Je tremblais, transpercé par l'humidité crue du petit matin. Aucun mouvement chez nos voisins de gauche, qui avaient un double de notre clé ; ils dormaient encore. Je frappai sur la porte, puis ouvrit la trappe de la boîte aux lettres et criai : « Maman ! Maman ! ouvre ! » Je laissai tomber le métal de la trappe avec force. J'entendis alors du bruit de l'intérieur. Maman accourut et cria : « J'arrive, j'arrive ! ». Elle s'approcha de la porte, inséra la clé dans la serrure et ouvrit.

— André, tu m'as fait peur ! Je croyais que c'était un voleur ! Ne recommence plus cela ! implora-t-elle pendant que j'entraissais et séchais mes cheveux avec la première serviette qui me tomba sous la main.

Maman avait les larmes aux yeux. Elle entra au salon en maugréant.

Je jetai dans l'évier le reste du café refroidi et en préparai du frais. Maman, assise dans son fauteuil favori rouge brique et vert kaki, fixait le vide... Ses cheveux enroulés sur des bigoudis, vêtue de sa robe de chambre bleu poudre, chaussée d'une pantoufle différente

à chaque pied, une verte dans le droit, une rose dans le gauche...

— André, as-tu vu mes dentiers ? demanda-t-elle, comme si elle sortait tout à coup d'une boîte à surprise.

— Je ne les ai pas vus.

— Pardon ?

— JE NE LES AI PAS VUS.

Ma patience commençait à perdre des plumes...

Elle se mit à pleurer, posa sa tasse de café sur la petite table branlante. La journée ne faisait que commencer, et déjà maman était épuisée, stressée.

— Tu les retrouveras.

— Quoi ?

— TES DENTS.

— Oh oui... merci André.

— VAS TE RECOUCHER UN PETIT PEU AVANT L'ARRIVÉE DES INVITES.

— Non non, je vais travailler dans le jardin.

Je n'osai m'opposer à sa volonté. J'aurais provoqué des protestations de sa part, et peut-être même une autre crise de larmes. Non merci ! Pour ce repas d'anniversaire, j'avais envie d'harmonie. Elle ne m'avait pas encore parlé de Serge, même si elle avait dû y penser...

Maman s'habilla et sortit dans le jardin. Elle déplaça ici et là les gnomes de plâtre, coupa quelques branchettes aux arbustes. Elle s'immobilisa, sécateur en mains, et tourna la tête en direction d'un oiseau ; elle s'envolait... mais où ?

Vers 10 heures, maman rentra. Elle prépara une tasse de thé, avec trois sucres, et mangea des petits gâteaux à la crème, assise dans son fauteuil vert kaki et rouge brique. Contrairement à son habitude, elle n'alla pas à la messe.

Elle fit couler un bain chaud, y resta une bonne demi-heure. Je l'entendis fredonner des airs d'une autre époque.

La porte de sa chambre entrouverte, je la surpris en pleine séance de maquillage sans qu'elle ne s'aperçoive de ma présence. Elle s'éloignait parfois du miroir, évaluait le résultat, marmonnait quelque chose, puis continuait à poudrer maladroitement son visage. Pénétrer ainsi l'intimité de ma mère était gênant, voire troublant. Je revis une photo de nous deux alors que j'avais quatre ou cinq ans et qu'elle me tenait par la main. C'était une femme charmante sans être belle.

La jeunesse est un privilège dont on reconnaît trop souvent la valeur une fois qu'elle nous a quittés ! Alors, on passe du côté des vieux, sans billet de retour.

Je descendis l'escalier aussi discrètement que j'étais arrivé, et j'attendis les visiteurs.

4

— Ils arrivent ! lança joyeusement maman.

J'ouvris la porte.

— Nicole ! Jean-Claude !

— André !

Ils entrèrent avec leurs trois enfants et César, le chien. Nicole me sourit, un bouquet de fleurs en main. Jean-Claude tenait le petit, blotti contre son père, intimidé par tant d'inconnus. Jean-Claude avait les traits tirés – un repas bien arrosé la veille ?

À l'étage, j'entendis maman s'approcher, puis descendre l'escalier, chaque pas marqué d'un arrêt de quelques secondes. Les marches craquaient. Nicole, Jean-Claude, les enfants et le chien l'attendaient dans le vestibule avant de passer au salon.

Elle arriva : menton levé, dos droit, maquillée à outrance, cheveux bouclés comme

un mouton. Maman portait une robe verte parsemée de larges fleurs mauves et blanches, chaussée de talons hauts. Une vraie star, comme dans ses magazines préférés !

Elle s'était aussi vaporisée avec l'un de ces parfums bon marché qu'elle utilisait au salon pour masquer les odeurs lorsqu'elle pétait.

— Attention, tante Murielle ! s'écria Nicole en soutenant maman par le bras.

— Oh ! Nicole chérie, merci, ça va ! Ta tante Murielle peut encore marcher, tu sais.

— J'ai vu un morceau de corde par terre. Ton talon aurait pu s'y prendre. Je ne voulais pas que tu tombes.

— Pardon ?

— JE NE VOULAIS PAS QUE TU TOMBES.

— Tomber... eh non... laissa échapper maman, sans trop comprendre l'inquiétude de Nicole.

— Oh ! Merci pour les belles fleurs ! s'exclama maman lorsque ma cousine lui tendit le bouquet.

— Oohhh ! Bonjour les petits ! dit maman avec son accent affecté des grandes occasions. Les enfants, bien tranquilles à côté de leur père, attendaient le moment de se retirer pour jouer entre eux. Seul le petit de

deux ans retourna spontanément la bise à maman. Qui figea, tout à coup absente, comme si elle ne comprenait plus ce que tout le monde faisait là...

Nicole reprit le bouquet. Elle chercha un vase à la cuisine. Je pris maman par le bras et l'accompagnai jusqu'au fauteuil favori rouge brique et vert kaki. Les enfants entrèrent au salon et s'amuserent avec des ballons que j'avais soufflés pour l'occasion. Ils leur donnèrent des coups de pied, en crevèrent deux.

— Tante Murielle, as-tu un vase pour les fleurs ? demanda Nicole.

Maman gagna la cuisine. Elle tourna en rond quelques minutes, ouvrant çà et là des portes d'armoires... Ne trouvant rien, elle prit un carton de lait vide, y ajouta de l'eau, puis les fleurs, et le déposa sur le buffet de la salle à manger.

Jean-Claude et Nicole s'assirent sur le sofa poussiéreux que maman s'obstinait à garder. Nous avons fait le point sur nos vies en toute civilité, feignant parfois la surprise. Nous posons les questions suscitant la convivialité, mais évitions celles qui raviveraient de mauvais souvenirs. De connivence, nous souhaitions que la journée se passe sans anicroche.

Maman s'approcha à pas lents de son fauteuil favori rouge brique et vert kaki... s'y assit.

— Alors, tante Murielle, comment vas-tu ces temps-ci ? lui demanda Jean-Claude.

— Pardon ?

— COMMENT ÇA VA ?

— Bien, Raymond. Merci.

Raymond... Nicole et moi nous regardâmes, perplexes. Voilà qu'elle confondait maintenant les prénoms...

— J'ai un peu mal à mes vieux genoux... J'ai voulu en acheter des neufs au magasin, mais ils n'en vendent pas !

— André, quel sens de l'humour, ta mère ! s'exclama Jean-Claude.

— J'ai commencé des leçons d'anglais. L'an prochain, je compte visiter André et Jane. Je veux la comprendre et lui parler dans sa langue.

— Bravo, tante Murielle ! Êtes-vous toujours bénévole à la maison de retraite ?

— Excuse-moi, mais j'entends mal. Je dois ajuster ce fichu appareil auditif, dit maman, irritée.

Elle déplaça sa main manucurée vers son oreille, essaya d'ajuster le mécanisme. Il émit un sifflement strident qui nous surprit

tous, mais qu'elle semblait à peine entendre. Après maintes tentatives, elle en eut assez, se fâcha et jeta l'appareil sur la petite table branlante à côté du fauteuil.

— Il ne fonctionne jamais... maugréa-t-elle.

On sonna à la porte.

— Wouf ! Wouf !

— Tais-toi, César, couché ! intima Jean-Claude.

— Maman, on sonne.

— Pardon ?

— ON SONNE.

— Ah ! oui j'y vais. Elle se leva de son fauteuil favori rouge brique et vert kaki, fouilla dans sa bourse... On sonna une deuxième fois.

— Wouf ! Wouf !

— Tais-toi César ! répéta Nicole. Elle cogna dans la fenêtre du salon et fit de grands signes aux invités pour leur signifier que nous les avions entendus. Elle retourna vers maman.

— Nicole, je ne trouve pas la clé de la porte d'entrée.

— Tu l'as prise tout à l'heure après notre arrivée, je crois.

— Pardon ?

— TOUT A L'HEURE, TU AS RE-
PRIS LA CLÉ.

— Non, ça doit être André.

J'allai dans ma chambre à la recherche de mon trousseau. Maman continuait à s'énerver et comprenait de moins en moins Nicole, qui essayait de la reconforter.

— Mais c'est André qui a fermé la porte tout à l'heure, dit-elle à Nicole en cherchant sa pitié.

— Non, c'est toi, tante Murielle. As-tu bien regardé dans ton sac à main ?

— Pardon ?

— DANS TON SAC À MAIN.

— Pourquoi dans mon sac à main, puisque c'est André...

— Dans ton sac à main... Les clés y sont peut-être. Nicole l'ouvrit et fouilla. Comme j'arrivais, essoufflé, j'entendis maman soupirer :

— Oh merci, Nicole !

Elle mit la clé dans la serrure de sa main tremblotante. Elle dut s'y prendre par trois fois avant de réussir à l'ouvrir.

C'étaient Claudette et Raymond.

Lui : cheveux poivre et sel, très drus, traversés d'une raie blanche. Vêtu d'un complet cravate, même le dimanche. Mince comme

un fil malgré la cinquantaine. Fan de motocyclette, il collectionnait les modèles anciens et faisait partie d'un club de rallye. Il conduisait un *side-car* et emmenait fréquemment Claudette avec lui. Toute sa vie, il avait travaillé pour la même compagnie d'assurance, avait monté les échelons jusqu'à l'obtention du poste d'évaluateur principal.

Elle : une boule. Figure, seins, fesses, ventre et jambes ne formaient qu'un tout. Elle faisait au moins quatre fois le poids de Raymond. Diligente, elle participait à toutes les activités de sa paroisse : bazars, *tric-O-tons* pour le Seigneur, bingos, collectes de fonds pour les voyages de l'âge d'or. Elle cuisinait toujours les biscuits et les gâteaux qu'on dégustait après la messe du dimanche.

Pendant 35 ans, elle avait préparé le souper de Raymond tous les soirs, à six heures pile. Depuis que je vivais à l'étranger, Claudette ne m'oubliait jamais : cartes pour mon anniversaire et ceux de Jane, de Nadia, et les fêtes de Noël et de Pâques. Pourtant, j'avais peu d'affinités avec elle et je lui rendais rarement ses élans de sollicitude.



— Tante Murielle !

— Oh ! Claudette, Raymond, entrez !
lança maman.

Claudette lui tendit une boîte de métal, d'où émanaient des effluves chocolatés. Maman l'ouvrit.

— Merci pour les biscuits, dit maman, émue. Elle se voyait déjà en grignoter au lit le soir !

Je pris la boîte de biscuits et me rendis à la cuisine pour goûter : un pur délice !

Du salon, j'entendais un flot de paroles. Cette surexcitation distrayait maman et lui faisait croire que tout allait bien. Je lui préparai un deuxième drink de Martini et limonade. Elle trônait dans son fauteuil favori rouge brique et vert kaki, racontant ses visites hebdomadaires à la maison de retraite :

— Ils disent tous : que c'est bon de vous voir les lundis, Murielle.

Mais, qui sait, peut-être était-ce eux qui lui faisaient une faveur en la recevant chez eux ?

— André, il ne faudra pas oublier le DVD de la messe avec l'archevêque.

— Oui maman, tout à l'heure, répondis-je.

« Quelle comédie ! » aurait dit Jane.

Jane... Pourquoi lui avais-je demandé, égoïstement, de me rejoindre ? Je le regrettais déjà. Ici, tout est loin de ce qu'elle représente pour moi : la beauté, la culture, les repas raffinés, la découverte d'horizons nouveaux.

— Tante Murielle, comment va Lucien ? lui demanda Claudette.

— Pardon ?

— COMMENT VA LUCIEN ? répéta Claudette.

— Euh... il va bien ! Il a encore des problèmes avec sa jambe artificielle. Je suis allée avec lui à l'hôpital, il y a deux semaines. On a remis un nouveau clou sur son genou... Vous ai-je dit que nous visitons la tombe de son ancienne femme une fois par semaine ? Je le rencontre au terminus d'autobus et nous allons au cimetière. Il achète des fleurs... Enfin moi, je trouve que c'est du gaspillage d'argent, mais bon... Nous faisons quelques prières et nous prenons un café chez lui, où il mange une banane. Il ne cuisine jamais de repas, il va finir par se rendre malade... Il s'habille très bien, Lucien. Toujours un vêtement neuf sur le dos, toujours du propre.

Je parie qu'il portera un nouveau costume aujourd'hui... Attendez, je vais vous montrer le livre sur les églises qu'il m'a donné.

Elle posa son verre de Martini et limonade sur la petite table branlante où cohabitaient habituellement lettres, coupures de journaux, pastilles à la menthe, barres de chocolat au lait, timbres. Mais plus tôt, avant l'arrivée des convives, maman avait tout rangé, d'un bloc, sous les coussins du sofa poussiéreux.

Elle s'appuya sur les bras du fauteuil, se leva lentement, souffla un peu et me regarda :

— André, tu te souviens où j'ai rangé le livre ?

Me doutant qu'il était sous Jean-Claude et Nicole, je répondis :

— Tu l'as passé à Julienne, elle voulait le montrer à sa mère.

— Ah oui ! C'est vrai, André.

Déçue, maman s'adossa de nouveau contre le fauteuil.

— Qu'est-ce que tu tricotes, tante Murielle ? demanda Claudette.

— Pardon ?

— QU'EST-CE QUE TU TRICOTES ?

— Les personnages de la nouvelle série télévisée pour les enfants. C'est pour le bazar

de Noël. L'an dernier, mes bonhommes de neige s'étaient bien vendus. Je n'aime pas vraiment tricoter, et c'est bien la dernière fois que je le fais, mais bon, il faut bien sacrifier un peu de son temps pour les autres.

On sonna à nouveau.

— Wouf ! Wouf !

— Oh César, tais-toi ! Couché ! lança Jean-Claude.

Les enfants laissèrent leurs jeux et coururent vers la porte. Maman n'avait rien entendu. Elle se penchait pour saisir son ouvrage de tricot et le montrer à Claudette. Une bière à la main, le chien et les enfants dans les jambes, j'allai accueillir notre prochain invité : c'était Marcel. Marcel seul, sans Rita. Il dut lire ma surprise... Je n'osai lui demander où était Rita. Je lui offris une bière.

— Salut ! lança Marcel aux enfants, qui retournèrent vite au salon une fois leur curiosité assouvie.

— Marcel, comme je suis contente de te voir ! Viens m'embrasser ! dit maman en le voyant entrer au salon.

Il s'approcha de maman, lui fit la bise. Elle le barbouilla de rouge à lèvres.

Marcel et Rita... Rita et Marcel... Je repassais leurs noms, à plusieurs reprises, pendant

que j'allais lui chercher une bière. Eux aussi, alors ? Et maman qui ne m'avait pas mis au courant...

— Avait-elle encore oublié ?

— André, t'as vu la demi-finale hier ? demanda Marcel.

— Oui, pas mal. J'ai juste manqué les 10 dernières minutes.

— André, tu paries sur quel club cette année ?

— Les Bas Bleus.

— Quoi ? Les Bas Bleus ! André, tu me fais honte ! s'exclama Marcel.

— Marcel, comment va ton frère David ? demanda maman.

— Bien, tante Murielle. Il est toujours dans l'Ouest pour son travail. Il viendra ici pour les fêtes de Noël et du Nouvel An.

Maman enchaîna pour la énième fois, sourde aux préférences de David :

— Est-il enfin marié ? A-t-il des enfants ?

— Maman, DAVID EST HOMO-SEXUEL ! dis-je, exaspéré.

— Pfft... laissa-t-elle échapper. Impossible que son beau neveu chéri, si gentil avec elle, qui lui apporte toujours des fleurs, fasse partie d'un groupe de pervers qu'elle méprisait profondément.

Le téléphone sonna un, deux, trois coups.

— Nicole, tu peux répondre, s'il te plaît ? lançais-je de la cuisine, où je préparais la deuxième tournée de drinks.

— Allô ?... Murielle ?... Oui, un instant s'il vous plaît... tante Murielle... TANTE MURIELLE, C'EST POUR TOI.

— Un homme ou une femme ?

— UN HOMME.

Maman se leva en prenant appui sur les bras du fauteuil. Au passage, elle donna un coup de pied sur un des ballons et le renvoya vers Marcel. Elle titubait un peu.

— Oui ? Allô ?... Lucien !... Oh non, pourquoi ?... Au revoir.

Lucien ne viendrait pas... La même chose s'était produite récemment. Il avait décliné à la dernière minute une invitation de maman à venir prendre le thé à la maison. Cette fois-ci, pour cette journée d'anniversaire, elle avait espéré que...

Maman avait les yeux bouffis. Pour se donner une contenance, elle tapa dans ses mains et déclara qu'il était temps d'attaquer les drinks de nouveau. En s'assoiant dans son fauteuil, elle accrocha son verre et en renversa le contenu. Je courus à la cuisine

chercher un linge à vaisselle avant que le tapis ne s'imbibe trop. Je lui préparai un autre verre, sans alcool cette fois.

— Wouf ! Wouf !

— César, tais-toi, couché ! dit Jean-Claude.

Nicole s'approcha de maman :

— Tante Murielle, on sonne ! Allons répondre.

Elle prit maman par la main, l'aida à se lever du fauteuil. Le chien tournait entre leurs jambes. Il les suivit, mit ses pattes sur la porte d'entrée en jappant. Apeurée, maman n'osait tourner la poignée, au cas où le chien...

— N'aie pas peur, tante Murielle, il ne mord pas. Allez César, au salon !

Agaçant, cet animal...

C'était Gisèle. La compagne, la rivale de maman. Gisèle, dont le fils Réal avait fait fortune dans l'industrie de la construction. Elles se jalousaient encore comme des jeunes filles... Gisèle avait même joué une scène de séduction pour attirer l'attention de Lucien, un jour où elle les avait rejoints « par hasard » au restaurant. L'affaire avait mal tourné... Maman avait élevé le ton, Gisèle, insultée,

s'était fâchée contre maman, qui lui avait intimé l'ordre de partir sur-le-champ. Un mois s'écoula... Puis, aux funérailles d'un ami commun, elles cessèrent de bouder et renouèrent leur amitié.

Gisèle était sa seule amie encore vivante. Maman disait : « Arrive un âge où on n'a plus le choix de ses amis... Et puis, on ne peut pas laisser Gisèle toute seule un beau dimanche après-midi. Qui d'autre l'invitera ? Certainement pas son fils Réal. »

Selon son habitude, Gisèle était bien mise : jupe à carreaux, blouse blanche, cheveux frais coiffés (ils sentaient encore le fixatif), chaussures polies. Elle donna un bouquet de fleurs séchées à maman. Ne sachant plus quoi utiliser comme vase, maman saisit un abat-jour qui traînait par terre dans le long couloir. Elle y inséra les fleurs et le déposa sur sa table branlante.

Maman invita Gisèle à passer au salon.

— Voici mon amie Gisèle, dont je vous ai tant parlé.

— Gisèle, voici Claudette et Raymond.

— Bonjour.

— Et Marcel.

— Salut ! lança-t-il, quittant des yeux son iPod.

— Nicole, Jean-Claude et le petit.

— Bonjour, enchantés.

Jean-Claude et Nicole firent une place à Gisèle sur le sofa inconfortable recelant 1 000 trésors...

— Et Lucien, il s'en vient ? demanda Gisèle, qui avait tout de suite repéré l'absent...

Nicole contre-attaqua rapidement :

— Il nous a téléphoné tout à l'heure pour s'excuser. Il ne se sent pas bien. Il préfère se reposer. Il te fait dire bonjour.

— Ah bon ? !... Pourtant, je l'ai croisé hier au marché. Il n'avait pas l'air malade du tout.

J'espérais de tout coeur qu'elle ne passe aucun commentaire sur l'absence de Serge...

— Gisèle, vous voulez un thé ? Café ? Une bière ? lui demandai-je.

— Un thé s'il te plaît... Eh oui, j'ai bien vu Lucien au marché hier. Il avait la forme... Mais bon, tout peut arriver à notre âge ! N'est-ce pas Murielle ?

— Pardon ?

— À notre âge, on tombe malade rapidement.

— Pardon ?

— MURIELLE, À NOTRE ÂGE...

— GISÈLE, NE CRIE PAS COMME ÇA, NOUS NE SOMMES PAS SOURDS !
lança maman, de plus en plus énervée.

— WOUF ! WOUF !

— César ça suffit ! Couché ! lança Jean-Claude.

J'entrai au salon, le thé de Gisèle à la main.

— Merci beaucoup, André.

— Et toi maman, tu veux un thé, un café, un martini ?

— *A MARTINI PLEASE*, demanda maman à haute voix.

— Et moi, André, tu ne me demandes pas si je veux un autre drink ? lança Marcel. Il tenait son iPod d'une main et caressait César de l'autre.

— La même chose Marcel ?

— Oui, merci.

— Et vous ? demandais-je aux autres par pure politesse, puisqu'ils n'avaient pas encore terminé leur verre.

— Non merci André, répondirent-ils.

— Tante Murielle, dis-moi, qui est sur la photo juste au-dessus de toi ? demanda Nicole.

— Au-dessus de moi ?

— Oui, sur la photo.

— Pardon ?

— LA PETITE FILLE SUR LA PHOTO.

Nicole pointa du doigt le cliché collé au mur. Maman se retourna et regarda la photo. Elle cherchait dans sa mémoire. Mais qui ? Qui donc ?

— La fille de la voisine, une photo scolaire, lança-t-elle à tout hasard.

— Wouf ! Wouf !

Encore ce foutu chien...

Maman tenta de remettre son appareil auditif, mais il recommença à siffler de nouveau. Elle maugréa et le jeta sur le tapis. Les enfants pouffèrent de rire.

— Quand est-ce qu'on mange ? demanda-t-elle en se retournant tout à coup vers moi.



Les convives s'assirent à table, un peu éméchés, sauf Claudette, Gisèle et les enfants. César se coucha aux pieds de Marcel, sur le tapis. J'ouvris une bouteille de vin blanc.

Il ne restait plus un seul verre assorti. Au fil des ans, maman en avait beaucoup cassés. Elle avait ensuite accumulé une grande variété de couverts lors des voyages de l'âge d'or et les réceptions à la maison de retraite. Ils étaient aussi tous différents. Il s'était brisé et perdu plusieurs assiettes, couteaux, fourchettes et cuillers... Maman avait insisté pour m'aider à disposer la table. Le résultat était à l'image du salon : un rococo douteux.

Maman baptisa son vin avec de la limonade et trois sucres. Quand il n'y avait que nous deux à table, je lui servais de la piquette, trop malheureux à l'idée de sacrifier le travail d'honnêtes vignerons dans un verre de limonade sucrée.

— Tante Murielle, quelle bonne idée de nous avoir tous réunis, lança Nicole en invitant la tablée à lui porter un toast.

— Bon anniversaire, Murielle ! avons nous enchaîné, tous en chœur.

Maman goûta à son drink de vin.

— Ummm !... Délicieux, apprécia-t-elle.

On attaqua le repas sans parler, sauf pour demander le beurre, le sel ou encore à boire.

Bruits des couteaux et des fourchettes, mastications. Vin coulant dans les gorges.

Rires étouffés des enfants lorsque maman délogeait des morceaux de nourriture collés sur son dentier, à l'aide de son majeur. Coup d'œil sur Gisèle qui mangeait précieusement, s'essuyant les commissures des lèvres... Deuxième bouteille débouchée...

En 15 minutes, les assiettes étaient vides. Des heures de préparation pour un repas si vite expédié !

Les papilles encore imprégnées des saveurs de poulet, de sauce et de légumes, j'apportai le dessert : un gâteau Forêt-Noire décoré d'innombrables bougies pastel.

— Oh !... laissa échapper maman, impressionnée.

Elle s'approcha du gâteau, gonfla sa poitrine... et souffla de toutes ses forces ! Nous applaudîmes.

Les enfants et le petit jouaient maintenant au salon. Ils s'épargnaient notre compagnie. Leur bavardage et leurs jeux ne devinrent plus qu'un bruit de fond. Marcel les rejoignit pour regarder la télé. César le suivit.

Tout à coup, le petit s'approcha de Nicole.

— M'man.. r'garde, dit-il en lui tendant un objet.

— C'est sale, ne touche pas à ça, mon Dieu ! s'écria-t-elle.

Marcel éclata de rire. Gisèle fit « oh ! ». Les enfants, visiblement dans le coup, lancèrent des « beurk ! » en faisant semblant de vomir. Claudette et Raymond restèrent cois, les yeux écarquillés. Jean-Claude sourit. Et moi, je jouais au détective : où les petits l'avaient-ils découvert ?

Concentrée sur sa deuxième portion de gâteau, maman ne s'aperçut de rien. Je fis signe à Nicole de se dépêcher. Elle se leva, enveloppa le dentier dans une serviette de table et accourut à la cuisine, comme si elle tenait un explosif entre les mains.

— André, où je les mets ? demande-t-elle.

— Dans le four micro-ondes !

Nicole me fusilla du regard. Elle n'appréciait pas mon humour, visiblement... Désorientée par le désordre de la cuisine, elle saisit le premier contenant disponible qui lui tomba sous la main : un bock de bière, qu'elle remplit d'eau et elle y inséra le dentier. Elle reposa le bock sur le bord de la fenêtre où il voisinerait avec une plante, du fixatif à cheveux, une vieille éponge, des cure-dents, et une paire de bas de nylon.

Que Gisèle ne relate jamais l'incident à Lucien devint mon souhait le plus sincère...

Après l'incident, les invités retournèrent au salon.

Alors que maman et moi déplaçons ça et là les restes du repas et des couverts, son esprit s'échappait... Elle rangea le pot à lait dans l'armoire, le sucrier au réfrigérateur et empila les assiettes sales sur le plancher... Devant la tâche herculéenne que serait le nettoyage de la cuisine, je décidai d'attendre le départ de la visite.

Je les rejoignis au salon et leur offris un whisky. Je tirai une chaise et m'assis près de Marcel. J'entendis maman ouvrir les robinets de l'évier, y déposer des verres. Pendant trois secondes, je pensai à l'aider, puis me ravisai... Du calme, André, laisse-la faire sa part, et tant pis si elle casse encore un verre. Un de plus, un de moins...

Les enfants avaient invité Marcel à jouer au ballon avec eux. Mais il avait déjà trop bu.

Gisèle débita des sornettes, que maman ne comprit pas heureusement, car une autre chicane aurait débuté, comme au restaurant avec Lucien.

Maman nous rejoignit, repue.

— Tiens, mon bon vieux fauteuil vert brique et rouge kaki, dit-elle en s'y laissant choir. Le meuble craqua sous le choc de son poids. Ses mains noueuses étaient encore mouillées d'eau de vaisselle. Elle ferma les yeux quelques instants pour récupérer, puis revint à nous. Elle chercha du regard où se situait l'action principale. Les bruits ambiants n'étaient plus pour elle qu'une cacophonie. Elle reprit son appareil auditif. Elle avait beau essayer de l'ajuster, la douleur causée par certains sons lui était maintenant intolérable. Elle ne s'entendait même plus penser... Elle devait crier pour que résonne l'écho de sa propre voix. Et la manie de Nicole d'aller au-devant de tous ses gestes... Maman n'avait pas besoin de ça, elle aimait se débrouiller toute seule. Et elle était heureuse dans son désordre et sa saleté. Mais bon, il fallait bien faire son devoir de chrétien !



Gisèle fut la première à partir. Elle voulait rentrer chez elle avant la brunante. Marcel faisait le même chemin qu'elle jusqu'au terminus d'autobus, il proposa donc de

l'accompagner. Maman se leva péniblement du fauteuil, se rendit à la porte pour les saluer.

Puis ce fut le tour de Claudette et Raymond. Ma cousine conduirait, Raymond avait trop bu.

Nicole voulait me parler. Le brouhaha de la rencontre n'avait pas été propice à la discussion.

Maman s'assoupit enfin dans son fauteuil favori. Elle ferma les yeux, et son menton bascula sur sa poitrine. Elle se mit à respirer fort, puis à ronfler. Oublié, le DVD de la messe donnée par l'archevêque...

Jean-Claude prit mon journal et en commença la lecture. Je m'assis en retrait avec Nicole. Elle avait tout compris : maman ne pouvait plus vivre seule sans surveillance. Nous discutâmes pendant une bonne heure de son état de santé, des dentiers qu'elle égarait un peu partout, des pertes de mémoire, de sa surdité, et de la stratégie à adopter pour la convaincre de déménager à la maison de retraite.

— Mon Dieu ! Ouf ! vous m'avez fait peur ! s'écria maman, lorsque Nicole lui annonça leur départ.

En réponse à ce cri, le chien jappa, comme d'habitude.

— Tais-toi, César ! Viens ici, on s'en va ! héla Jean-Claude.

Enfin ! Débarrassés de cet idiot de chien...

Jean-Claude mit de côté mon journal, qu'il avait parcouru d'un bout à l'autre. Il habilla le petit pendant que Nicole supervisait les deux autres enfants. J'aidai maman à se lever du fauteuil, la tint par le bras et marchai avec elle jusqu'à la porte d'entrée. Le fil d'une balle de laine, dont elle se servait pour tricoter les personnages du bazar de Noël, resta accroché à son talon.

Elle embrassa d'abord les petits sur les joues. Jean-Claude enveloppa ses mains dans les siennes en la remerciant pour la belle journée. Nicole la prit dans ses bras et lui fit la bise affectueusement. Maman avait les larmes aux yeux, émue et confuse à la fois.

Nous les regardâmes marcher dans l'allée principale et monter dans leur voiture. Ils firent des au revoir de la main une fois en route, puis nous les perdîmes de vue.

Maman s'installa au salon. C'était l'heure de son *quiz* favori. Elle me demanda une tasse de thé. En entrant dans la cuisine, j'évitai de

justesse un déluge : maman avait oublié le bouchon dans l'évier, et l'eau des robinets, mal vissés, coulait encore...

5

J'étais dans un demi-sommeil. J'entendis maman bouger des objets sur la commode de sa chambre. À la salle de bain, elle se rafraîchit le visage, puis descendit au rez-de-chaussée. Comme d'habitude, elle vida la théière sur la pelouse du jardin et prépara un pot de thé frais.

J'écoutais les sons ambiants du petit matin : les autobus traversant le boulevard, des pas dans la ruelle à l'arrière de la maison, les cliquetis de l'ondée sur le toit du cabanon, et la jeune voisine qui sortait son vélo.

L'odeur des rôties que maman venait de faire griller monta jusqu'à moi. J'étirai le bras et ouvris la radio sur la table de chevet. J'écoutai les nouvelles quelque temps, puis en eus assez de ce verbiage continu.

Je me levai, fis ma toilette et déjeunai.

Je passai l'avant-midi à essayer de lire, mais j'étais fébrile et je n'arrivais pas à me concentrer. Je décidai de regarder la télé avec maman. Des émissions sans intérêt, mais ça passait le temps. Après le lunch, n'en tenant plus, je partis pour l'aéroport. Je serais à l'avance, tant pis!



Jane arriva, de bonne humeur malgré les longues heures de voyage.

Mon rayon de soleil...

En la serrant dans mes bras, l'odeur de ses cheveux et de son parfum me comblèrent de joie.

« Alors, André, on y va ? » dit-elle tout sourire.

Nous avons pris un taxi jusqu'au centre-ville. Jane n'avait qu'une valise et nous étions libres de nous promener où bon nous semblait. Nous avons emprunté les rues piétonnières, puis sommes arrêtés dans un bistro. Après un bon repas, Jane eut un coup de barre et voulut se reposer.

À notre arrivée à la maison, maman était sortie... Bien sûr, c'était lundi, jour de sa

visite bénévole à la maison de retraite. Nous pouvions nous reposer ou faire l'amour sans avoir à nous soucier de sa présence. Mais nous comprîmes, dès ce soir-là, que nous pouvions jouir à tue-tête aussi fort que nous le désirions : elle n'entendait rien !

Pour faire une surprise à maman, Jane l'accueillit en ouvrant la porte et en lançant joyeusement :

— Hello Murielle !

— Ah ! Seigneur du bon Dieu ! cria maman.

Elle laissa tomber sa bourse par terre et perdit toute notion d'anglais...

— Mais c'est seulement moi... Je suis désolée de vous avoir fait si peur, ajouta Jane, en lui tendant les bras, puis en l'embrassant sur les joues.

À son cri d'épouvante, je m'étais précipité vers elles.

Mais dans cette course folle vers l'entrée, je fis une chute spectaculaire en trébuchant sur une paire de bottes que maman avait laissé traîner sur le plancher. J'étais allongé, en piteux état, face à Jane et maman, qui se sentit aussitôt coupable :

— Ce n'est quand même pas ma faute si j'ai eu peur !

Jane mit sa main sous mon bras. Je me relevai et rassurai tout le monde :

— Ça va aller... Je ne me suis pas trop fait mal.

Maman se dirigea au salon et rebrancha le fil du téléviseur. Puis elle s'assit dans son fauteuil favori vert kaki et rouge brique et grignota les biscuits au chocolat de Claudette.

Au souper, elle lança tout de go :

— J'aimerais bien aller au parc d'amusement avec vous. Ça fait si longtemps que je n'ai pas fait des tours de manège.

Au parc d'amusement ? Mais quelle mouche l'avait donc piquée ? Jane et moi avions planifié un bain culturel dans la Capitale. Nous avons accepté de bonne grâce. Pourquoi pas ?

Le samedi suivant, par un superbe après-midi doux et ensoleillé, nous déambulions tous les trois dans le parc d'attractions. Maman avait apporté son appareil photo. Elle voulait entreposer en lieu sûr les souvenirs de notre périple pour les montrer à Gisèle et aux petits vieux de la maison de retraite.

Les files d'attente des manèges, surtout ceux à sensations fortes, étaient interminables.

Aux kiosques, on invitait les gens à mesurer leurs habiletés. Mis au défi par Jane, je lançai des poches de sable dans des trous à une distance d'environ six verges... et je gagnai ! Je choisis un chiot blanc et bleu en peluche, que je donnai à maman. Jane nous prit en photo avec le toutou : et *clic* pour la postérité !

De nombreux kiosques offraient hamburgers, hot dogs, poissons frits, boissons gazeuses, frites, croustilles, chocolat, bière, thé ou café. Maman avait soif. Je lui achetai un jus de fruits ; elle sortit de sa bourse trois sachets de sucre, qu'elle versa dans son verre. Sous un parasol, à l'abri des passants et du soleil, nous fîmes une pause.

Puis nous prîmes le monorail qui circulait sur le site, pour le plaisir d'une paisible promenade. De partout des cris d'enfants et d'adultes foudroyés par la vitesse des manèges ! Après notre balade, Jane, la plus hardie, embarqua dans les montagnes russes. Elle ne me demanda pas de l'accompagner, elle connaissait déjà la réponse... Maman et moi l'avons attendue, les mains moites. À son retour, maman suggéra une balade dans la grande roue.

— Es-tu certaine, maman ?

— Pardon ?

— ES-TU CERTAINE ?

— Mais oui André, je ne suis pas invalide.

Nous prîmes place tous les trois dans une nacelle. La grande roue se mit en marche et nous montâmes, lentement. Maman en avait le souffle coupé. Elle agrippait son sac à main et regardait en bas : minuscules le parc d'attractions, le monorail, les gens... Le vent fouettait nos visages et balayait nos cheveux. Quand nous atteignîmes le plus haut point de la roue, maman fit « Oh ! »

Jane se rapprocha de moi. Je l'embrassai sur le front et murmurai, dans le creux de son oreille :

— J'espère que maman ne perdra pas son dentier du haut de la grande roue. Tu imagines celui qui le recevra sur la tête ?

— André, tu es vraiment terrible !

J'empruntai l'appareil photo de maman et fis un cliché d'elle avec Jane. À nouveau, *clic* pour la postérité !

Revenus sur la terre ferme, les odeurs de friture et de sucreries égailèrent nos papilles. Je suggérai aux dames de s'asseoir sur une

table à pique-nique proche du casse-croûte pendant que j'allais acheter un repas.

Je les rejoignis une quinzaine de minutes plus tard avec trois portions de rondelles d'oignon, des hamburgers, des boissons gazeuses et une barbe à papa pour maman. Les mouettes volaient près de nous, attirées par la boustifaille. Une jeune famille s'assit tout proche. Plus loin, une bande de jeunes ouvraient des cannettes de bière.

Maman sortit un fichu de sa bourse et le posa sur sa tête pour se protéger du vent. Elle laissa tomber des morceaux de nourriture par terre, que les oiseaux s'empresseraient de picorer. Le bruit des manèges, des cris et des jeux filtrait notre silence.

Oui, j'en étais certain, maman avait fait ce jour-là son dernier tour de manège.

6

Nous avons tous dormi à poings fermés. Je me réveillai au son du contenu de la théière versé sur la pelouse du jardin. Le jour se levait timidement.

Jane dormait encore, son visage enfoui dans l'oreiller, sa chevelure bouclée reposant sur son front. C'était notre dernière journée ensemble. Je tirai légèrement les draps pour l'admirer... Elle était belle. Les années semblaient passer sur elle sans laisser de traces. J'effleurai ses hanches, ses bras... Elle gémit un peu. Je replaçai la couette sur ses courbes invitantes...

Tout à coup maman alluma la radio, une antiquité dont elle ne s'était jamais départie. C'était l'heure de l'émission d'horticulture. Elle augmenta le volume si fort que Jane sursauta. Je l'enveloppai de mes bras et la rassurai :

— Rendors-toi, Jane. Je demande à maman de baisser le volume.

Depuis l'arrivée de Jane, j'étais resté craintif. Je souffrais encore des séquelles de ma chute. Je regardais attentivement s'il traînait des objets au sol... dans les marches d'escalier.

Quand j'entrai au salon, maman était assise dans son fauteuil favori vert kaki et rouge brique. Elle mangeait ses rôties. Se croyant seule, elle marmonnait à un ami imaginaire, comme cela lui arrivait si souvent ! J'apparaissais alors dans son champ de vision, et elle se rappelait tout à coup qu'elle avait un fils, André, en visite chez elle...

En me voyant, elle sursauta et renversa du thé sur elle :

— Oh mon Dieu ! André, tu m'as fait peur.

J'allai à la cuisine à la recherche d'une éponge. Au passage, j'en profitai pour baisser le volume de la radio. Maman se leva et le rehaussa.

En entrant de nouveau au salon, furieux, je rebaissai le volume et dis à maman :

— Jane dort.

— Pardon ?

— JANE DORT ! m’entendis-je hurler.

— André, ça suffit, arrête de crier ! dit-elle en colère, la larme à l’œil. J’ai le droit d’écouter la radio, je suis chez moi ici !

Je lançai l’éponge par terre d’un coup sec, près du fauteuil rouge brique et vert kaki, et sortis du salon en claquant la porte. Maman se mit à pleurer.

Assez ! Vieille folle !



Jane était partie depuis trois semaines déjà. Je l’avais accompagnée à l’aéroport. La voir traverser les douanes fut un instant douloureux. Pourquoi n’avait-elle pas choisi un autre scénario ? Se retourner, courir, sauter par-dessus la barrière et s’élancer dans mes bras comme dans les comédies romantiques.

Après son départ, je m’étais arrêté à la brasserie boire une bière en lisant le journal. J’y suis resté un bon moment. C’était un lundi, jour de la visite hebdomadaire à la maison de retraite.

Nicole avait finalement réussi à convaincre maman de déménager – non sans peine... Maman avait d’abord refusé de lui parler,

avait pleuré, puis avait raccroché la ligne au nez de Nicole. Elle m'avait ensuite qualifié de traître, avait vu une conspiration entre Nicole, le reste de la famille et moi. Selon maman, personne n'irait la visiter, citant en exemple telle ou telle pensionnaire, « la pauvre vieille », dans la même situation. Même l'idée d'habiter tout près de Lucien n'avait pas été un argument de poids.

— Je l'aime bien, mais il m'agace, il est trop méticuleux. Quand je le visite à son appartement, il est comme une petite souris, il ramasse tout ce qui dépasse ou n'est pas à sa place. Je n'ai pas le temps d'utiliser une cuiller qu'il l'a déjà reprise, lavée et rangée dans un tiroir, avait expliqué maman.

Finalement, ce fut l'argument de la santé qui la gagna. Nicole avait répété à maintes reprises : « Tante Murielle, il y a un médecin sur place à tous les jours. Si tu as un malaise, quelqu'un sera là en cinq minutes. Ils font des visites régulières, le médecin ou l'infirmière te procurera tes médicaments pour son hypertension. »

Maman avait alors demandé à Nicole, d'un air craintif :

— Est-ce que c'est Dr Petit qui fait des visites ?

Non, c'est Dr Boisjoli. Il est très gentil, et beau aussi.

— Pardon ?

— IL EST BEAU.

— Oh !... fit maman, rougissante.

Je me chargeai des détails administratifs – inscription, envois des papiers, transfert du bail – et du déménagement. Il fallait donner ou jeter plus de la moitié des objets de la maison. Le soir, une fois maman endormie, je commençais mon travail de tri. Car le jour, elle m'aurait constamment interrompu en contestant mes choix.

J'avertis les voisins et les commerçants du quartier de son départ prochain. Ils vinrent tour à tour lui dire au revoir. L'épicier lui fit cadeau d'un grand sac de bonbons et de barres de chocolat au lait.

Le mercredi précédant le déménagement, je rencontrai Serge à la brasserie. Je griffonnai l'adresse de la résidence au verso d'une facture et la lui donnai.

— Si jamais tu as l'idée d'une bonne action... Elle m'a souvent parlé de toi.

Il refusa les coordonnées. J'insistai et mis la facture dans la poche de sa chemise.

— Au cas où tu changerais d'avis... Votre histoire n'est qu'un malentendu... Sois un peu indulgent envers elle.

— Je vais y penser... grommela-t-il.

Il termina son verre. Je réglai les deux additions. Nous nous sommes levés et séparés, sans savoir quand seraient nos prochaines retrouvailles.

Je marchai seul dans la ville. Mon vol de retour était réservé. Je retrouverais bientôt Jane, l'université, mes habitudes – une maille à l'endroit, une maille à l'envers...

Lorsque j'entrai au salon, maman dormait dans son fauteuil, son ouvrage de tricot entre ses mains, et ronflait profondément.



Ce matin-là, maman n'était pas assise dans son fauteuil favori rouge brique et vert kaki. Elle marchait à pas de tortue dans la salle à manger, à la recherche de tout et de rien. Elle tournait sur elle-même, d'un pas incertain. Maman fixait le tapis quand, tout à coup, elle s'aperçut de ma présence et sursauta. Elle m'avait repéré à un frisson dans l'air, à une ombre, peut-être à mon odeur, car elle n'avait rien entendu.

— Oh André, tu m'as fait peur ! Tu pourrais avertir quand tu entres. Ne recommences pas ça, j'ai cru que c'était un voleur !

Maman se dirigea vers la petite horloge qu'elle avait posée sur une chaise. Elle sortit la clé de sa bourse et l'inséra dans le mécanisme. Un, deux, trois, quatre tours.

— André, quelle heure est-il ?

— Huit heures et quart.

— Pardon ?

— HUIT HEURES ET QUART.

Je préparai deux cafés, avec trois sucres pour maman. Elle le sirota en silence, sans le terminer. Elle se leva et alla dans le jardin. Elle décrocha les vêtements épinglés sur la corde à linge, restés là pendant des jours sous la pluie et le vent. Elle les mit dans un sac de plastique, puis monta l'escalier jusqu'à sa chambre.

La maison ne contenait plus que de grandes boîtes de carton scellées avec du ruban gommé. Maman avait téléphoné à un organisme communautaire pour leur faire don des meubles, à l'exception du fauteuil rouge brique et vert kaki, du lit et de la petite table branlante et quelques chaises. À leur arrivée, les bénévoles étaient découragés... Je dus les supplier pour qu'ils emportent le vieux sofa poussiéreux...

Les déménageurs arrivèrent tard dans l'avant-midi. En fin de journée, Nicole et

moi irions la reconduire à la maison de retraite.

À l'étage, j'entendis les pas courts et lents de maman. Puis elle se laissa choir sur son lit. Les ressorts craquèrent.

Je laissai mon journal et me levai pour la réconforter. En entrant dans la pièce, je la vis : habillée et chaussée, sa bourse déposée sur ses genoux, mais son regard absent.

— Maman ?

— ...

— MAMAN ?

Elle sursauta un peu, et enfin me regarda.

— Maman, on visitera la Tour Eiffel l'an prochain.

— Pardon ?

HUMOUR

Maurice Nadeau *Dictionnaire humoristique
d'un libre penseur
Dictionnaire humoristique
d'un libre penseur, 2^e éd.
Dictionnaire humoristique
d'un libre penseur, t. 2*

MÉMOIRES

Henri Beaudout *Les tribulations de
Bob Brumas*

NOVELLA

Dominique Girard *Bon anniversaire, Murielle !*

POÉSIE

Armande Millaire *Si l'on s'arrêtait
Au fil des jours
Au gré du vent*

RÉCIT

Lina Savignac *Gens du voyage,
une expérience de caravaning*

ROMAN

Marc Fleury *Le Spleen du carré St-Louis*

Sylvain Goulet *L'ermite millionnaire*

Monique Michaud *Le dernier regard*

Lina Savignac *Éva, Eugénie et Marguerite*
Lili
Charles
La maison sur la grève
L'Irlandais : Tome 1 Elwin

Rokia Tamache *La goutte qui déborda...*

TÉMOIGNAGE

Sylvain Goulet *Susciter une réflexion qui t'appartienne 2^e éd.*

Francyne Nadeau *Le cancer a donné un sens à ma vie*

Lise Ste-Marie *Permission d'écrire la vie*

THRILLER

Yvan Savignac *Le projet Panatium*
La piste maudite

Alain Trudeau *Protocole*



Achévé d'imprimer
en novembre 2011 sur les presses de
Transcontinental Métrolitho
Imprimé au Canada

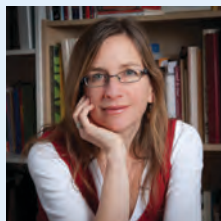


Photo : Marise Vitti

Dominique Girard est auteure et agente littéraire. Dès la petite enfance, et déjà une fervente lectrice, elle rêve d'écriture. Pour Dominique, écrire est le plus bel acte pacifique de désobéissance. Écrire pour dire le beau, le laid, l'inavouable ; bref, la nature humaine sous toutes ses coutures. Fiction et réalité s'entremêlent, toujours, pour le meilleur et pour le pire ! Dominique a publié deux guides pratiques et une novella. *Bon anniversaire, Murielle !* est sa deuxième œuvre de fiction.



Murielle oublie de plus en plus souvent. Tout ! Sa bourse, son dentier, les prénoms, les pensées et les gestes... Son fils André, qui habite à l'étranger depuis plusieurs années, rentre au pays pour prendre soin d'elle. Les situations rocambolesques se multiplient et sont source de nombreux malentendus. À l'évidence, Murielle doit quitter son domicile, bien malgré elle. Mais avant le départ, André organisera un dernier repas d'anniversaire pour sa mère, où seront réunis la famille et les proches.

ISBN : 978-2-923447-65-0



9 782923 447650